CORFOU

(On sait que le vœu le plus cher de l'Impératrice d'Autriche fut d'être enterrée à Corfou. Voici une délicieuse description de l'Ile, signée Paul Bourget.)

C'est bien le mélange du labeur le plus simple et du plus adorable décor qui donne sans cesse au paysage de Corfou une physionomie d'églogue antique. Vous la retrouverez, cette physionomie, à quelque point de l'île que vous mène votre caprice, à Benizza, où vous pourrez cueillir des oranges dans les arbres, parmi les ruines d'une villa romaine,—à Pelleka, d'où vous distinguerez à la fois les côtes de l'Epire couvertes de neige, et sur l'autre versant de la montagne la mer d'Otrante, que les habitants appellent la mer sauvage,—à Potamo, dans cette place où la tradition veut qu'Ulysse ait abordé,—à Ipso, où se lisent ces deux vers naïfs sur le mur d'une maison de campagne cachée parmi des chênes et des citronniers:

Per me si va nell'isolata pace
Dove la molestia o manca o tace;

—au couvent de Palœokastrizza, d'où l'on découvre une côte déchiquetée avec des criques d'eau bleue et de sable rouge qui rappellent cette côte divine entre Salerne et Amalfie!.... Pas un mur d'enclos; partout des haies composées d'aloès gigantesques, qui tordent leurs verts et souples poignards, ou de figuiers de Barbarie aux feuilles grasses, larges comme des raquettes de «tennis». Et partout aussi des bois d'oliviers, non pas de ces maigres et petits arbustes de notre Provence, mais des arbres colossaux, avec un tronc si vieux qu'il en est tout noué, tout percé de trous énormes. A terre sont assis des hommes et des femmes qui ramassent les olives tombées. C'est leur seule manière de faire la récolte, et encore de deux années l'une. Ils sont là, calmes et insouciants, sous l'ombre fine du vieil arbre qui dut être planté au temps du règne de Venise. D'autres paysans s'en vont à la ville, assis de côté sur une monture chargée d'outres de peau qui enferment du vin. Sous ces oliviers errent des troupeaux, des chèvres camuses qui se pendent aux branches comme dans les vers de Théocrite et ceux de Virgile. Des femmes passent, portant une cruche sur la tête, d'un geste qui n'a pas changé depuis tant de siècles que les poètes en ont célébré la noblesse. Puis c'est un moine mendiant dont la robe noire est devenue verte par l'usage, dont le visage, aux cheveux et à la barbe incultes, a des simplicités d'ermite de la Thébaïde, sous la toque sombre. Quand les oliviers manquent, les bois d'orangers leur succèdent, avec des fruits d'or qui brillent dans le feuillage lustré, presque noir, et, quand les aloès ou les figuiers font défaut, des haies de rosiers prennent leur place, fleuris de pâles et frêles roses, les dernières de l'année; mais le parfum délicat de leurs corolles frileuses se distingue encore, marié à celui des narcisses qui grandissent tout blancs au bord des ruisseaux. Sans cesse aussi la mer apparaît à l'horizon, crispant à peine sa nappe bleue; elle dort dans le calme des baies, elle frange les rochers d'un peu d'écume, elle étincelle sous le soleil, elle s'assombrit quand le couchant teinte en rose la crête blanche de l'Albanie. Elle est le sourire et la sauvagerie de ce paysage, et des bateaux s'y détachent çà et là, un paquebot avec son panache de fumée, un voilier avec ses toiles claires.

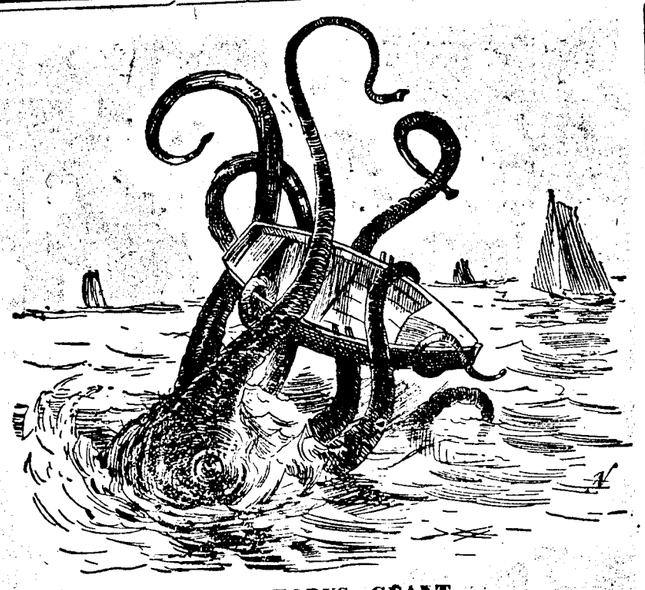
Ni cette mer paresseuse, ni ce ciel lumineux, ni cette île verdoyante n'ont dû changer depuis l'époque dont il est parlé dans Homère, où Ulysse aperçut cette côte devant lui. Ah! les beaux vers et que je ne peux résister au plaisir de transcrire ici! «Mais quand « l'aurore aux beaux cheveux amena le troisième jour—enfin le « vent se reposa et la face de la « mer—se fit paisible, et là, il aper« çut la terre.—Il la regarda de ses « yeux aigus, en se soulevant hors « de la grande houle.—Comme au « regard d'un fils apparaît la vie « désirée,—d'un père qui gisait « sous la maladie, en proie à d'im« menses douleurs, — desséché, « courbé sous le poids des dieux « ennemis, — et maintenant ces « dieux l'ont délivré de son mal,— « ainsi aux yeux d'Ulysse apparut « la terre et la forêt....»

Ai-je blasphémé, moi aussi, le vieil Homère? Ai-je déclaré que je préférais «Adolphe» à l'«Illiade» et le «Rouge et le Noir» à l'«Odyssée»? Voilà qui est bien probable, et j'avais raison alors, ou plutôt je faisais comme font tous les critiques, je donnais une allure de loi générale à ce qui n'était qu'une sensation. J'avais raison d'avoir la sensation. Mon erreur était de ne pas la concevoir comme telle. Je l'ai pourtant repris ici, le livre qu'enchante la figure tant célébrée de Nausicaa. Je ne l'avais guère ouvert depuis le collège, et les vers divins, que je ne sais pourtant plus lire dans le texte, me sont apparus à travers la traduction latine, si jeunes, si vrais, si pareils à ce paysage! Les nuances d'âme, dont ils sont remplis, m'ont pour la première fois touché jusqu'aux larmes,—comme ce passage où Ulysse inconnu, entendant l'aède chanter la guerre de Troie, voile son visage de son manteau. Et le noble Alcinous, voyant que la musique perce le cœur de son hôte, ordonne que la mélodie soit interrompue. Il ne pose pas une question au mystérieux convive, il ne cherche pas à deviner d'où cette souffrance à l'audition des exploits des héros. La délicatesse de sa pitié comprend toute la magie consolatrice du silence.... il y a une douceur unique à rencontrer de ces traits si tendres dans ce poème d'une si rude simplicité, comme il y a un attrait suprême à s'en aller, le livre fermé, le long des routes et à rencontrer là, verdoyant et lumineux, l'horizon qui se dessine à travers les descriptions de l'antique maître,—ou des rapsodes errants dont un pieux inconnu a ramassé les œuvres éparses.

Quand j'avais lu un chant de l'«Odyssée», mon plaisir était de marcher jusqu'à cette pointe,—bien connue des voyageurs qui ont passé seulement quelques heures dans l'île entre deux bateaux,—que l'on appelle la pointe du canon, à cause d'une batterie placée là autrefois.

La route contourne des haies dont est enclose la villa du roi, oasis d'eucalyptus, d'orangers, de citronniers et de rosiers, en vue du plus suave paysage de mer. Elle longe une espèce de lac intérieur sur lequel volent des sarcelles. Elle court parmi les oliviers et passe devant plusieurs maisons bâties par des Anglais, dont une me séduisait plus que je ne peux dire, par cette inscription gravée au-dessus de sa porte et si étonnamment britannique: «Alcinoüs lodge». Des garçonnets et des fillettes, pieds nus, m'offraient des fleurs et des oranges en me jetant le joli souhait par lequel ces jolis mendiants saluent l'étranger: «Puissiez-vous jouir de vos yeux!» C'est qu'une joie douce était en effet éparse pour les yeux dans le vaste azur du ciel, dans la clarté chatoyante des eaux, dans la mollesse des collines, dans le pâle feuillage des oliviers et dans les visions d'existence héroïque si naturellement mêlées à ces eaux, à ce ciel, à cette forme des montagnes, à ces beaux et paisibles arbres! J'arrivais ainsi à la pointe où l'on découvre un îlot qui s'appelle «le vaisseau d'Ulysse». Une légende populaire veut que Neptune ait changé ainsi en une masse immobile la galère phéacienne coupable d'avoir ramené l'exilé dans son Ithaque. Cet îlot est planté de cyprès noirs, une petite chapelle s'y dresse et deux vieux moines le cultivent. La romanesque Impératrice d'Autriche y a passé des heures et des heures pendant l'hiver qu'elle a séjourné à Corfou. Y venait-elle regarder seulement la mer mouvante, la côte lointaine du continent et les pentes boisées de l'île? Ou bien évoquait-elle en pensée la chimère, qui fut pourtant vraie, d'un monde où chaque aspect nouveau de la nature s'animait pour l'homme encore jeune en des symboles d'une grâce idéale?.... Toujours est-il que moi, l'amoureux passionné de l'analyse, le maniaque de psychologie, je m'abandonnais avec une ivresse inexprimable à l'intense illusion qui, pour un moment, grâce à la magie de cet horizon et du poème à peine quitté faisait de l'élève de Stendhal un contemporain de ces songes à jamais dissipés. Je sentais renaître en moi l'âme évanouie, l'âme primitive de ces Hellènes qui pratiquèrent la félicité animale sans grossièreté, la félicité morale sans maladie, les puissances de l'art sans la manière, celles de la pensée sans l'angoisse;—période unique et si courte de jeunesse heureuse pour la Psyché aujourd'hui blessée qui pleure en chacun de nous! Ile verdoyante et que je ne reverrai peut-être jamais, quand tu ne m'aurais donné que cette volupté de quelques matinées passées de la sorte sur ton rivage, ton nom me resterait sacré pour toujours, et lorsque je me souviens de toi, une phrase du noble et triste Flaubert me chante dans la mémoire: «Même il y a « des endroits de la terre si beaux « qu'on a envie de les serrer con« tre son cœur!»

PAUL BOURGET.



UN OCTOPUS GÉANT.

On raconte, qu'il y a quelques jours, un pêcheur de perles sur les côtes de la Nouvelle Guinée, a été attaqué par un Octopus Géant et a échappé à la mort miraculeusement en se servant d'un couteau dont il était armé pour couper les tentatucles du monstre qui déjà l'enserraient. L'Octopus est le nom scientifique du genre de poulpe. Il présente l'aspect d'un sac épais et coriace, ovoïde, lisse et visqueux, offrant à une extrémité une grosse tête arrondie, avec des yeux latéraux énormes, aplatis; vers le sommet, un bec corné trenchant ressemblant à un bec de perroquet: autour de ce bec s'insèrent huit bras vigoureux, dont deux sont plus longs que les autres. Ces animaux pullulent dans l'Océan et dans la Méditerranée; ils habitent le long des côtes, dans les anfractuosites des rochers. Dans un autre numéro, l'*Abeille* parlera plus longuement de ces poulpes dont les naturalistes et les marins ont eu tant de choses intéressantes et effrayantes à dire.

LE SERPENT DE MER.

C'est en 1848 (il y a donc cinquante ans) que le capitaine McQuhac, les officiers et les hommes d'équipage du *Dædalus* affirmèrent qu'ils avaient vu un serpent, ou plutôt un lézard, d'à peu près 180 mètres de long, par une mer calme, entre le cap de Bonne-Espérance et Sainte-Hélène. Depuis cette époque, il ne se passe pas une année sans que l'on n'aperçoive le serpent de mer. Une fois seulement, cet animal a été vu à terre, dans les îles Orcades, en 1868. Il a été examiné par le docteur Barclay qui a cru se trouver en présence d'un requin. Suivant l'*English Mechanic*, l'habitat favori de cet animal est la côte de Norvège ou telle des Etats-Unis. On ne peut nier son existence, malgré ce qu'en disait le professeur Owers, qu'on ne peut croire à un serpent de 180 mètres de long plutôt qu'à un homme de 15 mètres de haut. Des marins en ont encore vu un échantillon cette année. On ne peut qu'en souhaiter la capture prochaine: ce serait la meilleure manière de couper court à toutes les discussions et de fêter dignement son jubilé.

Le cable transatlantique français.

Savez-vous quels sont la longueur et le poids du câble transatlantique français qui vient d'être posé entre Brest et New-York.

Ce câble mesure 6,000 kilomètres de longueur et son poids est de 9,250,000 kilogrammes: dans ce poids total, il entre notamment 5,500,000 kilogrammes de fil de fer ou d'acier, 930,000 kilogrammes de cuivre et 50,000 kilogrammes de gutta percha.

Ce câble a été construit à Paris ainsi que celui, mis en service précédemment, qui relie New-York aux Antilles. Les dimensions de ce câble antérieur sont moins importantes: sa longueur est de 2,700 kilomètres et il pèse 4 millions de kilogrammes, où il entre 2,600,000 kilogrammes de fil de fer ou d'acier, 150,000 kilogrammes de cuivre et 120,000 kilogrammes de gutta-percha.

PETITES DEFINITIONS

L'amitié. – Deux cœurs qui montent à l'assaut du dévouement.

L'amour.—Une rose qui s'ouvre avec l'aurore que la brise du soir effeuille, laissant à l'âme son parfum et au cœur ses épines.

L'électeur —Citoyen dont on use, qu'on amuse et que l'on abuse.

L'éventail.—Un petit meuble qui sert à se donner des airs.

Avocat.—Marchand de paroles. Liquide son fonds de magasin à peu de frais; il n'a qu'à fermer la bouche.

La famille.—Un gentil petit royaume où souvent les sujets ont plus d'autorité que le roi.

La critique.—L'art de dire méchamment le bien que l'on pense d'autrui.

L'orgueilleux.—Un épi, qui plus il est vide, plus il lève la tête.

Une lettre de change.—Un engagement signé avec une plume que l'on s'arrache de l'aile.

La vapeur —Un démon qu'on enferme pour le faire travailler.

PENSEES

Des lois que nous suivons la première est l'honneur.

Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense.

UN POETE

XXXIII

La Grèce des fables charmantes et d'une très ancienne mythologie nous vante bien, il est vrai, certains poètes et musiciens qui ont fait des choses merveilleuses en leur temps et qui ont passé pour des demi-dieux.

Mais voyons un peu quels ont été ces singuliers personnages.

N'en prenons que trois, les plus connus, ou mieux ceux qu'on cite le plus souvent, comme si on les connaissait bien et comme si la légende ne les avait pas défigurés et complètement changés.

Ces trois sont Amphion, Orphée et Linus.

Pan, le dieu à la peau de bouc, aux pattes velues et aux cornes, «iôbel», qui servaient aux Juifs à annoncer l'année sainte et le «jubilé», avait inventé la flûte de son nom ou le chalumeau avant eux.

Ils ne connaissaient pas même le rebec ou violon à trois cordes.

Cet Amphion, dit-on, musicien-poète, puisque la musique et la poésie sont sœurs et se ressemblent par les oreilles, avait reçu d'Apollon une lyre d'or, c'est-à-dire lourde et peu commode, et il en pinçait d'une façon assez remarquable.

Jusque-là, même en doutant un peu de l'authenticité d'Apollon, la chose est possible, et nous pouvons admettre qu'Amphion savait se servir du plectrum.

Mais quand on nous affirme que les pierres elles mêmes, généralement sourdes, sont devenues sensibles aux harmonieux accents de la lyre du poète Amphion et se sont placées d'elles-mêmes les unes sur les autres pour bâtir la ville de Delphes, en Phocide, nous demandons la permission de réfléchir avant de répondre et surtout l'opinion des maçons à cet égard.

Des pierres qui marchent ou courent toutes seules, qui se placent avec ordre et symétrie, qui font une ville splendide et sacrée où la pythonisse rend des oracles, cela ne nous semble pas tout à fait naturel; et s'il nous était permis, dans un sujet aussi grave, d'employer un mot vulgaire, un mot de maçon ou de tailleur de pierre, nous dirions tout simplement que c'est là une «blague» de poète.

Mais on dit, bien plus vraisemblablement, presque historiquement, que c'est un nommé Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, qui fonda la ville de Thèbes, vers l'an 1580 avant J.-C.

C'est ce même Cadmus qui, bien qu'un peu apocryphe, apporta l'écriture de Phénicie en Grèce et qui fut ainsi le premier civilisateur de celle qui plus tard civilisa l'Europe.

Et cette écriture, expression, reproduction et transmission de la pensée par signes et caractères, ne fut pas une invention de peu d'importance.

Un semblable don aux Grecs mangeurs de glands et de châtaignes, après celui du feu par Prométhée, valait mieux que l'art douteux ou fabuleux de faire danser les pierres au son de la musique et aux accords de la lyre à trois cordes.

XXXIV

Pour Orphée, il est sans doute intéressant par son histoire d'Eurydice, et le poète Virgile, encore plus imitateur que créateur, comme tous les Romains ou les Latins du reste, en a fort habilement profité. Virgile fut un matin, ami d'Auguste.

Mais qu'un homme, fût-il Thrace, descende volontairement aux enfers pour y aller chercher sa femme perdue, ayant une lyre sur l'épaule, c'est là une chose invraisemblable à tous les points, incroyable, d'un héroïsme impossible. On ne descend point aux enfers pour y chercher une femme, surtout la sienne. Il est vrai qu'Orphée, revenant des lieux sombres où l'on va mais d'où l'on ne sort plus, comprit sa folie et se ravisa en route; et s'il se retourna pour voir si Eurydice le suivait, quand il n'avait qu'à lui parler pour s'assurer du fait, c'est qu'il n'était pas fâché de la renvoyer d'où elle venait. Fit-il une nouvelle tentative pour la revoir ou la ravoir? Il n'était pas fou.

Pourtant, comme vous savez, sa vie errante dans les bois de l'Hémus et du Rhodope, avec une lyre sur le dos, n'est pas tout à fait celle d'un homme qui se porte bien et même d'un poète à moitié raisonnable. S'il eût vécu de nos temps, on aurait dit: «C'est un toqué!»

Car si les bêtes farouches s'attendrissaient à sa voix et lui léchaient les mains, si les branches des arbres s'agitaient en cadence en l'entendant, si les fleurs fleurissaient pour lui et le parfumaient, pourquoi ce poète de Thrace aux mélodies si touchantes, probablement pas laid, homme certainement, puisqu'il fut le père de Musée et qu'Eurydice n'en avait point douté, se montra-t-il si farouche, si sauvage et de si peu de tendresse pour les femmes de Thrace qui voulaient lui faire oublier ses chagrins?

Cela n'est pas naturel du tout.

Aussi, afin que la nature indignée revendiquât ses droits, les femmes de Thrace, femmes comme partout ailleurs, mais furieuses des mépris et des dédains du poète farouche que rien ne peut attendrir, pas même la beauté qui est pourtant la seule poésie véritable, déchirèrent Orphée et le mirent en morceaux, comme auraient pu faire des tigresses. Car la femme, quand elle se fait méchante, n'est réellement pas bonne, et si ses élus sont bénis, comme il faut le croire, ses victimes sont à plaindre.

La tête et la lyre d'Orphée furent donc jetées dans l'Hèbre, et le flot les porta jusqu'à Lesbos.

La tête, sans doute défigurée, eut le sort de toutes les têtes d'hommes, et les crabes la dévorèrent peut-être; mais la lyre du poète, celle qui avait attendri les enfers, fait pleurer le vieux Pluton, probablement chanté les mystères des hiérophantes, fut recueillie par Sapho qui en fit une magnifique et immortelle lyre d'amour.

Tout de même, soit dit malgré nous, cette Grèce ancienne et païenne, avec sa mythologie et ses fables d'une si riche imagination, qui sut être gracieuse, charmante et olympienne, où la femme n'attendit point la venue du christianisme pour y porter une couronne de rayons et de fleurs, fut un bien merveilleux pays.

Mais, pauvres Hellènes modernes, où sont aujourd'hui vos poètes, et que vous reste-t-il de l'Acropole et du Parthénon?

XXXV

Linus, lui, comme les précédents, ne fut point l'auteur de tours de force vraiment étranges, et il ne fit point danser les pierres et valser les rochers, ayant peut-être des goûts différents; mais il inventa le rhythme et la mélodie, deux choses indispensables à la poésie et à la musique.

Le rhythme, c'est le nombre, c'est la mesure, c'est la cadence, et c'est quelque chose.

Il a précédé la «rime», cette perfection de l'art après laquelle la Nymphe Echo, autrement belle que Junon, aurait pu se croire vengée des duretés de sa maîtresse.

Mais c'est aux Gaulois qu'appartient l'immortel honneur de la rime, et si les troubadours provençaux s'en glorifient, comme l'ayant perfectionnée, c'est pourtant à Bardus V, roi des Gaules et père des bardes, qu'il faut la faire remonter. Et l'enlacement des rimes masculines et des rimes féminines, dans un rhythme d'incomparable mélodie, n'est-il pas le triomphe complet de la poésie?

L'on ne dit point cependant que Linus, fils de Calliope, ait eu des amours en sa vie et même une Eurydice.

C'est que Calliope, la Muse du poème héroïque, n'a jamais eu la réputation d'être bien tendre; ou s'il lui arrive parfois de s'oublier dans une tendresse qu'elle appelle une faiblesse, elle s'en cache et s'en défend aussi héroïquement que possible. Pourquoi, après tout? Y eut-il jamais poème sans amours, et si vous supprimiez l'amour de toute œuvre et de la terre, qu'est-ce qu'il resterait à la terre et que vaudrait l'œuvre dans laquelle la femme ne mettrait ni le rayon de ses yeux, ni le sourire de ses lèvres, ni les trésors de son cœur?

Aussi devons-nous croire que Linus cacha son jeu.

En tout cas, il finit singulièrement.

Voyez plutôt:

Il donnait des leçons de musique à Hercule, un écolier à tête dure, grossier, mal élevé, brutal même, dont Omphale fit peu de chose, mais dont Déjanire eut raison; et l'écolier, peu attentif, croyant que son titre assez douteux de fils de Jupiter le dispensait d'être intelligent et surtout poli, n'écoutait pas le maître et le regardait en bâtard de l'Olympe.

Après tout, qu'est-ce qu'un maître de musique, d'école ou d'autre chose, et faut il aller jusqu'en Grèce et remonter aux temps de Linus, pour voir que ce n'est pas un personnage de grande valeur morale et sociale?

Pourtant, Linus impatienté par le peu d'attention et de goût de son élève, lui donna-t-il en un moment de fort légitime colère, un coup de lyre sur la tête.

Mais alors—ô dieux immortels de l'Olympe qui n'est plus!—le jeune Hercule, furieux, ne se possédant plus et voyant rouge, asséna un violent coup de sa lyre sur la tête de son vieux maître, qui cessa de chanter pour toujours.

Seulement, honteux de son crime, revenu à lui et voyant que sa lyre avait été changée en massue, Hercule s'imposa et accomplit courageusement les douze travaux qui l'ont immortalisé et ont fait de lui le héros le plus complet de l'antiquité.

Il fut aussi le plus grand et le plus héroïque suicidé des temps anciens, puisqu'il éleva lui-même un bûcher sur le mont Œtna, et s'y brûla.

«Hercle!» par Hercule! comme on jurait jadis.

XXXVI

Mais—«Hercle», ou par Hercule!—nous avons fait un bien singulier voyage au pays mythologique, et nous avons dû, certes, abuser de la bienveillance et de la patience des lecteurs et des lectrices de l'«Abeille».

Peut-être bien.

Toutefois, quand on parle poètes et poésie, sait-on jamais comment s'arrêter, où s'arrêter, voire même s'il faut s'arrêter?

Outre que la poésie est dans tout et partout, que l'on peut faire un poème avec une feuille de rose et une fleur de chardon, connaissez-vous un être plus sensible, plus mobile, plus errant et plus vagabond qu'un poète? C'est l'imagination avec toutes les ailes du désir, du caprice, de la fantaisie, de la folie et du changement. Et quand vous voulez le suivre, n'ayant pas ses ailes, vous risquez fort la chute et le ridicule.

Quoi qu'il en soit, revenons à notre poète franco-louisianais, à notre ami Alexandre Barde, qui n'avait pas toujours des ailes, ou plutôt qui les repliait parfois.

Car le meilleur chantre ne peut pas toujours chanter, ni l'oiseau toujours voler. Ce n'est pas dans les aire que l'oiseau fait son nid, et le poète, même le plus tourmenté et le plus agité par le «nescio quid divinum», vous le savez bien, ô Muse, a des momente où la rêverie, volontiers douce, remplace le chant.

Mais il fallait bien aussi que Barde, bien que philosophe comme Bias, «secum omnia portans», vécût de quelque chose et d'une nourriture plus substantielle que l'air. L'oiseau-moqueur louisianais ne vit pas seulement de brises et de parfums, et s'il n'y avait pas des vers sur les plantes et sur la terre, quelquefois vilains, il n'en sèmerait pas de joyeux et de charmants dans les pêchers fleuris du printemps et dans les arbres verts du renouveau.

L'homme sans doute, dit le Livre, ne vit pas seulement de pain; mais il lui en faut, ou tout au moins il lui faut quelque chose qui nourrisse, et ce quelque chose lui manquait entièrement, cet homme, poète ou non, n'aurait guère envie de chanter ou de rimer, surtout joyeusement. La faim qui dévore les entrailles fait hurler ses victimes.

Mais s'il est un homme, dans ce monde et dans notre société positive, destiné à plus souffrir qu'un autre, à être tout naturellement malheureux ou misérable, un gueux à qui la fortune ne sourira guère, c'est assurément ce déclassé ou cet indéclassable qu'on appelle le poète.

Car c'est l'être le moins pratique de tous les êtres imbéciles.

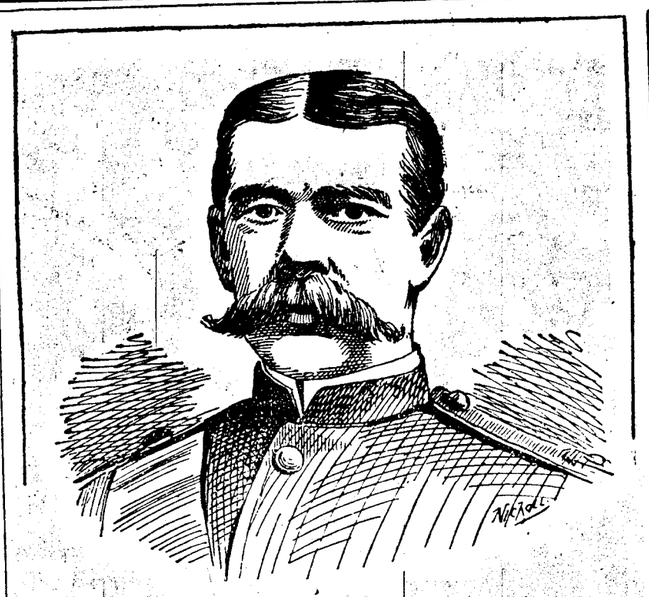
Il a d'ordinaire un mépris souverain pour les chiffres, ou plutôt une aversion naturelle; il n'entend rien aux affaires sérieuses, qu'il trouve ennuyeuses; il hait le commerce qui n'est pas celui de l'esprit, et son ambition n'a rien de commun avec celles des autres. L'argent, pourtant si précieux et pour lequel nous nous assassinons volontiers, est rarement son Dieu. Quel crétin!

Il faut pourtant qu'il mange, et cela sans voler.

Manger est le problème de la vie humaine.

Aussi, arrivant à ce point de notre étude, à ce quart d'heure qui ressemble bien un peu à celui de Rabelais, nous faut-il dire comment Alexandre Barde gagna son pain et le mangea honnêtement.

J. GENTIL.



GÉN'L HORATIO HERBERT KITCHENER.

Le célèbre général anglais qui vient de battre les troupes du Mahdi et de prendre Khartoum, vengeant incidemment le meurtre du Géo. Gordon, est un des officiers les plus distingués de l'armée anglaise. En 1892, il succéda au sieur Francis Grenfell comme Sirdar ou commandant en chef de l'armée égyptienne. Après la reddition de Dongola en 1896, Kitchener fut promu au grade de major-général pour ses actions d'éclat. Des fanatiques mahométants ont maintes fois attenté à ses jours.

Une chasse aux hyènes.

Une chasse aux hyènes à Verviers, voilà qui n'est pas banal.

Un soir, tout récemment, deux hyènes récemment achetées au Jardin zoologique de Paris, trouvaient moyen de s'échapper de la ménagerie Camillus, installée sur le champ de foire. Grand émoi dans la ville. Le dompteur Camillus et son aide, le nègre Edouard Wilson, d'une audace et d'une force extraordinaires, se mirent en campagne avec le concours de quelques autres forains. Bientôt on cernait un des fauves près de la statue de Chapuis. De sa main de fer, le nègre Wilson saisit la bête par la nuque et, avec Camillus, parvint à la réintégrer dans sa cage.

Restait la seconde, qui avait fui hors ville et qu'on chercha vainement à retrouver au cours d'une battue de trois heures. Les dompteurs harassés reprenaient du repos, quand vers cinq heures on vint leur signaler la présence du fauve dans le bois des Dardanelles, à Andrimont. Le nègre Wilson, guidé par le paysan, partit seul avec son chien à la recherche du gibier. Il trouvèrent bientôt sur les hauteurs et à l'orée du bois, un rassemblement de paysans dont un, armé d'un fusil, s'apprêtait à abattre l'animal au passage.

Le nègre les pria de le laisser agir seul. Il lança son chien sur la piste et bientôt le bruit d'un combat lui indiquait le gîte. Il se précipita, saisit la hyène par la nuque et les pattes de derrière et, grâce à sa force herculéenne, parvint à la terrasser et la ligotter stupéfiant les assistants par sa force et son audace. Bien plus, il chargea l'animal vivant sur ses épaules et ne put l'enfermer dans un sac qu'à la ferme voisine. Une heure après, les deux bêtes fauves étaient sous bonne grille.

LES MANGEURS —DE— GRENOUILLES.

La mode est aux statistiques les plus bizarres. On vient de faire celles des mangeurs de grenouilles dans les différents pays.

D'après une publication officielle américaine («U. S. Fish Commission Report for 1897-340»), on consomme à proportion dix fois plus de grenouilles en Amérique qu'en France.

Actuellement, ces batraciens ont une véritable importance dans le Nouveau-Monde; leur emploi y est général, et quelques Etats en produisent des quantités relativement considérables (Californie, Ohio, Missouri, New-York, Arkansas, Maryland, Virginie, Indiana).

L'Etat de New-York produit plus de grenouilles qu'aucun autre, mais par suite de leur petite taille, celles-ci n'ont qu'une valeur médiocre. D'après l'enquête faite par l'U. S. Fish Commission, aux Etats-Unis, on ne pêcherait guère moins de 1,000,000 de grenouilles par an, ces dernières représenteraient pour les pêcheurs une somme de 60,000 francs qui sera triplée par les intermédiaires.

Les prix, d'ailleurs, varient beaucoup suivant les localités, la taille des animaux, etc. En moyenne, les pêcheurs vendent les membres postérieurs tout préparés à raison de 1 fr. 25 à 2 fr. 50 la livre anglaise et les grenouilles vivantes de 0 fr. 25 à 5 francs la douzaine.

Dans la vallée de Kamkshee (Indiana), par exemple, une douzaine de grosses grenouilles vaut sur les lieux de pêche de 3 fr. 50 à 4 francs; les moyennes 50 centimes, les petites 25 centimes; en revanche, à San-Francisco, le prix de la douzaine varie entre 4 et 5 francs.

La chasse acharnée dont ces animaux ont été l'objet a eu pour résultat leur disparition de tous les endroits où leur abondance et la proximité de marchés importants rendaient leur capture fructueuse. Plusieurs espèces sont utilisées pour la consommation, citons entre autres: les «Rana clamata», «R. virescens», «R. pretiosa» et «R. aurora» et surtout la «R. catesbiana» ou grenouille-taureau, remarquable par sa grande taille et qui peut atteindre une longueur de 20 centimetres.

L'élevage des grenouilles est, sinon impossible, tout au moins fort difficile; en effet, si les têtards sont extrêmement faciles à nourrir (foie, etc.), il n'en est pas de même pour les animaux adultes, qui ne mangent que des proies vivantes; actuellement, le problème est, en réalité, insoluble; tout ce qu'on peut faire, c'est de planter dans l'étang des végétaux, des joncs, par exemple, qui favorisent le développement des insectes; dans ce but, on a chaudement recommandé la «zizania aquatica», mais celle-ci a l'inconvénient d'attirer les ciseaux, qui dévorent bien plutôt les têtards et les jeunes grenouilles que les herbes.

Malgré ces difficultés, quelques grenouillères modèles fonctionnent depuis longtemps déjà. Une des plus importantes, située dans le bassin de la rivière Trent (Ontario), fournit annuellement 5,000 livres anglaises de cuisses préparées de grenouilles-taureaux et 7,000 individus vivants destinés aux laboratoires scientifiques ou à la reproduction.